

n'arrête en son passage, ontafac avec lui les couches supérieures de cette terre calcinée et pelée, et, quand il arriva sur la ville, ce n'est plus du vent, ce sont des millions de mètres cubes de sable, qui comblent Buenos-Ayres et tous les villages des environs.

Quand il a fui, il faut des jours et des jours, parfois des semaines ou des mois, pour effacer entièrement les traces de son passage.

Si la peine s'en mêle, alors c'est une ruine. Mété. à la terre qui flotte dans l'atmosphère, elle retombe à l'état de boue épaisse et gluante : on se dirait revenu aux jours des grands cataclysmes géologiques qui signalaient les périodes antérieures de la création et les temps préhistoriques.

Pour cette fois, c'était la pluie sèche.

## II

### L'OURAGAN DE SABLE

La tempête avait rejoint le cavalier ; elle éclata sur lui, au moment, pour ainsi dire, où il tombait sans connaissance.

Ce devait être pour lui la mort certaine.

Ce fut le salut !

Il était étendu sur le dos.

La brûlure de ce sable fin qui lui fouettait le visage l'arracha par la douleur à son anéantissement.

Il revint à lui, entr'ouvrit les yeux, comprit le danger.

Cela lui rendit un dernier éclair de volonté et une dernière tension des nerfs.

Effaré, craignant de rester enseveli sous cette avalanche, il essaya de se dresser, et s'aperçut alors que sa jambe était prise, paralysée par le poids du corps de son cheval.

En quelques violents efforts, il parvint à se dégager.

Le membre n'était point brisé mais seulement endolori, et l'homme arriva à se remettre sur pied.

On ne voyait plus rien à quelques centimètres devant soi.

Une pénombre épaisse, mais chaude comme une fournaise et compacte, l'entourait de toutes parts.

Le vent, dont la violence le courbait par instants, qui avait enlevé son chapeau, déchiré par lambeaux son poncho, déchiqueté toutes les portions flottantes de son costume, lui plaquait dans les yeux, des poignées de sable aigu et surchauffé. C'était une torture intolérable.

Un étranger, un voyageur ordinaire, eût perdu la tête ; mais le gaucho connaissait le désert et ses convulsions homicides, et il ne s'abandonna pas, quelles que fussent sa fatigue et ses souffrances.

Se penchant en avant, il tâta le corps de son cheval, avec l'espoir qu'il pourrait se relever aussi et lui servir. Le cheval était mort, foudroyé par l'apoplexie.

Que devenir maintenant, à pied dans cette tourmente, au milieu du campo, où l'on ne peut se guider que par la marche du soleil, la position des étoiles, ou la boussole, de même que sur l'océan ?

Or, le soleil avait disparu, les étoiles ne se montraient pas, et le cavalier n'avait pas de boussole.

Que la tempête durât seulement la longueur d'une journée et c'était la mort !

La soif dévorait le malheureux.

Sa langue gonflée s'étouffait entre ses lèvres tuméfiées, saignantes et cautérisées à la fois par la morsure de l'atmosphère

de terre calcinée où, il était plongé comme un homme qui se noie au fond d'un fleuve.

Tout à coup une idée traversa son cerveau enfiévré.

D'un geste rapide, il saisit le large couteau à dépecer qu'il portait tout gauchement à sa ceinture, le sortit de sa gaine de cuir, et se couchant sur le corps de sa monture, il chercha l'artère du cou, la trancha, et collant sa bouche sur la plaie, suga, à longs traits, le sang encore liquide et chaud de l'animal.

Cela le désaltéra et le réconforta. Il sentit son intelligence revenir plus claire, à mesure que ses forces renaissaient, et comprit avec joie que si l'ouragan ne durait pas il pourrait lui résister et reprendre sa marche, jusqu'à ce qu'il rencontrât quelque cheval à demi-sauvage, qu'il arrêterait avec son lasso et sur lequel il recommencerait à courir à travers la pampa.

Il se hâta en conséquence, à tâtons pour ainsi dire, d'enlever le mors, la selle, les étriers de sa monture, et les plaça sur ses épaules, tournant le dos au vent, et la tête protégée en partie par l'épaisseur et la hauteur de la selle qui surplombait et lui formait abri.

Ce lui fut un grand soulagement.

Tout cela avait pris plus d'une longue demi-heure, et, quand il eut terminé, il constata, avec un élan de joie, que le pampero diminuait.

Ces ouragans quelquefois sont fort courts.

Ils passent comme des trombes, finissant brusquement, ainsi qu'ils ont commencé.

C'était le cas. Le vent devenait plus faible ; la poussière moins intense. Un peu de lumière filtrait, pâle et confuse, à travers les couches éolaires du sable voyageur. Le ciel restait jaune et cuivré, sans transparence, sans profondeur ; mais une zone relativement plus pure, presque respirable, s'étendait maintenant entre le terrain et les profondeurs de l'air.

Le cavalier démonté eut un geste d'espoir et de résolution.

Sans chercher à s'orienter, ce qui eût été inutile, car la pampa n'a point de routes tracées, ni de point de repère qui puisse guider en l'absence des indications fournies par la marche du soleil et des étoiles, il s'avança au hasard, droit devant lui.

Il avait eu la précaution de dénouer le long "lasso" qui entourait sa taille par dessus la ceinture, le tenant prêt à servir, c'est à dire à être lancé contre le premier cheval qu'il apercevrait.

C'est ainsi que le gaucho, et généralement les « fils du pays » (hijos del país) parcourent le campo, abandonnant leur cheval fatigué, quand ils se sont emparés d'un nouveau cheval, parmi les millions de ceux qui errent à travers la pampa.

Mais l'ouragan les avait chassés. Tous avaient fui devant le pampero.

La nuit, la nuit véritable, approchait. La fatigue brisait de plus en plus le pauvre piéton.

Il s'avangait, courbé par elle et par le poids de la selle, jetée sur ses épaules.

La force momentanée rendue par le sang de sa monture, bu avec volupté, disparaissait rapidement, et la soif revenait.

Cependant le ciel s'éclaircissait de plus en plus, l'azur reparaisait. Bientôt la lune se montra sur l'horizon, éclairant de ses rayons d'argent cet être infime, perdu dans l'immensité et luttant seul, avec une énergie désespérée, pour conquérir son salut.

Deux heures s'écoulaient ainsi.

Le temps était redevenu magnifique.

C'était une de ces belles nuits de la Plata, dont l'éclat dépasse l'éclat sublime des nuits du ciel italien.